

HENRI BOSCO

**Mon compagnon
de songes**

récit

nrf

GALLIMARD

MON COMPAGNON DE SONGES

HENRI BOSCO

Mon compagnon
de songes

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-six exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 36 et cent cinquante-six exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 37 à 192.

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
© Éditions Gallimard, 1967.

A
GRAND-MÈRE LOUISE
IN MEMORIAM

... *Latet arbore opaca*
Aureus et foliis et lento vimine ramus
Junoni infernae dictus sacer; hunc tetigit omnis
Lucus et obscuris claudunt covallibus umbrae.

P. Vergilius Maro, *Aeneis*, VI.

Dans l'obscurité d'un arbre se cachent
d'un rameau d'or la souple tige et le feuillage
voués à Junon Infernale.

Sous le couvert d'un bois sacré les
ombres d'une sombre vallée l'emprisonnent.

Vers ma quinzième année

Vers ma quinzième année j'ai senti que tout doucement se retirait de moi une partie du monde, la plus fraîche, la plus colorée. Et j'en éprouvais un malaise.

C'était un signe, et le seul signe de ce mouvement intérieur que je n'arrivais pas à définir. Quelque chose changeait en moi. Je n'en savais pas davantage mais sans doute était-ce une perte puisque j'en souffrais.

Or je sais aujourd'hui que j'étais en train de perdre un trésor, mon enfance. Un trésor irrécupérable. Tout ce que je devais en ressaisir plus tard — beaucoup plus tard et lentement — ce n'en devait être que le souvenir...

Que le souvenir!... Et pourtant quelle chance! car ma mémoire laisse fuir tant de figures, tant d'événements que c'est miracle si ce souvenir s'y est imprimé assez fortement pour pouvoir y survivre.

Sans doute ce que je perdais ne voulait pas mourir. Au moment où l'on demandait tout à ma raison, et à elle seule, ce monde d'enfance se sauva de l'abolition en passant à l'état de rêve. Il y était déjà et depuis longtemps préparé. J'avais eu une enfance grise, mais le long de ses jours et de ses nuits j'avais inventé pour me consoler de cette existence incolore une autre enfance merveilleuse qui tenait sa vie de mes rêves, et mes rêves m'émerveillaient...

Pourquoi ne pas le dire?... Ils étaient cependant modestes

et prenaient très souvent leur vie à la substance même de la terre.

Elle ne se laissait pas oublier. Mais j'avais réussi, Dieu sait comment, à en tirer ce qu'elle a de plus insolite, ce qu'elle contient de caché. Et puis, vous l'avez deviné, elle aussi a ses rêves...

Ainsi nous étions deux à rêver. Elle, sous mes pas, autour de mon corps et mystérieusement aux plis de mon âme, moi, par-dessus ma tête dans l'air et le feu qui commencent à émouvoir les êtres de cette planète à partir de ce point où la cime des arbres cède aux vents et prend le soleil par toutes ses feuilles...

Ce fut ma première connaissance du monde.

On m'a appris depuis beaucoup de choses. Mais rien n'a valu, rien ne vaut encore, cette découverte de l'Univers par les songes, au temps de mon enfance...

VIATIQUES....

Sans doute ne voulais-je pas rompre avec elle malgré les outrecuidances de cet âge qu'est la quinzième année. On redoute comme le feu de passer encore pour un simple enfant. Je me croyais donc devenu un homme, sinon aurais-je demandé à mes parents de tenter cette folle aventure?

Car à leurs yeux c'était vraiment une folle aventure. De cela je suis sûr. Et cependant ils ne parurent pas étonnés.

La scène? Elle se situe au mois d'août, un lundi soir, sous le platane. Je me la rappelle fort bien, j'y suis encore.

J'avais très honorablement fini mes classes en juillet. Ils étaient contents, et sans doute s'étaient-ils dit qu'il serait juste de manifester cette satisfaction par un geste agréable.

Mon père était assis dans son fauteuil d'osier. Il ne bougeait pas. Ma mère écosait des pois sur une banquette.

Moi, je me tenais debout devant eux.

La journée avait été chaude mais bonne, car cette année-là, la chaleur ne vous séchait pas. Elle vous dorait.

On était donc dorés de la tête aux pieds tous les trois. Car ce qui se passa entre nous ne se serait pas passé aussi simplement si nous n'avions pas eu un peu d'or sur les yeux.

Mon père et ma mère étaient méfiants de nature. L'imprévu, le nouveau les inquiétaient. Mais ils avaient, chacun à sa façon, une imagination qui les tirait parfois hors de leurs méfiances.

Ma mère surtout. Mon père imaginait dans le silence et l'ombre. Ma mère en plein ciel, surtout quand elle y voyait des nuages. Et par bonheur, ce soir-là, il y en avait un qui était doré comme tout le reste.

Je ne regardais ni mon père ni ma mère. Je regardais le nuage.

Ils savaient que j'avais quelque chose à leur dire et se doutaient bien de ce que c'était. En fait, je n'eus rien à leur demander. Ma mère parla la première.

— Tu t'ennuies peut-être un peu trop depuis quinze jours que tu es sans rien faire à la maison?...

Comme elle savait que je ne protesterais pas, elle continua tout en écosant ses pois avec soin...

— A ton âge, je te comprends...

Elle avait l'air de réfléchir, mais il était clair que ses réflexions elle les avait déjà faites.

— Oui, à ton âge on n'aime pas rester tout seul avec des vieux... Parfaitement, des vieux... Tu as quinze ans, nous à peu près la cinquantaine... Cela compte... Il faut changer d'air...

Que ma mère me conseillât de changer d'air, cela était inconcevable. Je n'en croyais pas mes oreilles... Je croyais entendre parler Tante Martine...

Et mon père qui ne disait rien!...

Car il ne disait rien. D'ailleurs jusqu'à la fin il n'ouvrit pas la bouche. Mais il était là. Il y était bien. Il ne bougeait pas. Cette immobilité renforçait sa présence, une extraordinaire présence, d'une inébranlable solidité. Les présences les plus intenses ce sont celles qui ne bougent pas.

Mais il écoutait. Il avait déjà dit son mot sûrement à ma mère, selon son habitude, et l'avait déléguée à la parole. Comme d'habitude aussi. C'était bien réglé.

Et ma mère continuait à mi-voix :

— Tu pourrais voyager... Pas trop loin, naturellement... Ton père quand il était jeune a beaucoup voyagé, et à pied, en Provence... Il en connaît la plus petite route... Et c'est beau la Provence... C'est notre pays...

Qu'y avait-il dans l'air pour que ma mère sur un ton si calme me parlât ainsi? Et qu'elle me fît confiance pour un voyage loin de la maison, rien n'était plus inattendu. D'ordinaire cette confiance ne m'était donnée que du bout des lèvres, et avec quelles réticences, quels regards intérieurement soupçonneux!...

Mais toujours penchée sur ses petits pois, ma mère se tut un moment. Elle attendait une réponse. Et cette réponse ne me venait pas.

Je pense qu'elle en fut quelque peu étonnée. Elle me dit :

— Alors?...

Et je répondis sans savoir pourquoi :

— C'est Tante Martine qui serait contente!...

Mais Tante Martine était morte et n'avait plus son mot à dire. Pourtant ce mot, il était facile de le deviner et même de l'entendre. Il était en moi. Il me suffisait de tendre l'oreille...

— Au fait, dit ma mère, c'est vrai, elle a dû me donner cette idée de voyage... J'ai rêvé d'elle, cette nuit... Voyager était sa marotte... Tu en sais quelque chose...

Pourquoi alors ai-je pensé à ce livre qu'elle consultait si souvent, à sa *Clef des songes*?... Mais *La Clef des songes* de Tante Martine, elle était restée chez les Alibert dans leur bastidon de Pierrouré. Vous vous en souvenez peut-être ¹...

Et je me disais : « Si tu pars, des songes tu vas bien en faire. C'est naturel, tu en fais tout le temps, mais qui te les expliquera?... Tante Martine n'est plus là et son livre

1. Cela est conté dans *Barboche*.

est perdu maintenant pour toujours... Évidemment... »

Il eût été déraisonnable de penser qu'il était encore chez les Alibert, bien posé à plat sur la cheminée à côté d'un bougeoir de cuivre... Ces détails je les avais tous dans la tête. Ils étaient inséparables d'un geste tellement dramatique!... C'était l'adieu de Tante Martine au surnaturel de ce monde étrange où s'était écoulée sa pauvre vie peuplée cependant de merveilles...

Et le fait est qu'à partir de ce jour, si Tante Martine rêva, du moins ne confia-t-elle à personne ce qu'elle pensait de ses rêves. Elle vécut deux ou trois ans encore, mais elle se tut. Il est vrai, si j'ai bien deviné ce qui la hantait dans les derniers temps, qu'elle ne fit plus dès lors qu'un seul rêve, un rêve ininterrompu, un rêve de nuit et de jour, un rêve caché dont aucun reflet dans ses yeux, aucun signe sur son visage ne trahissaient la mystérieuse présence. On savait seulement qu'il l'habitait... L'avouerai-je?... Il m'arrivait de l'épier quand elle sommeillait en fin d'après-midi sur son tabouret près du puits. Je l'entendais parfois qui soupirait, et même une fois, une seule fois, elle murmura un nom, Gabriel. J'ai supposé alors, et pourtant je n'étais encore qu'un enfant, qu'elle avait évoqué le souvenir d'un homme, c'est-à-dire de sa jeunesse, et je ne sais pourquoi j'étais ému. Mais plus tard j'ai pensé aussi qu'elle avait parlé à un ange; car elle l'avait, ce culte des anges au point de leur confier des messages pour communiquer ses idées au ciel...

Me connaissant n'allez pas vous imaginer que je me sois laissé entraîner trop longtemps dans ces tendres divagations. Ma mère se chargea de me ramener sur la terre. Il fallait décider, on décida. Et comme on ne voyage pas sans boire, sans manger, sans marcher, sans dormir, je fus muni d'un peu d'argent, d'un petit bagage, d'un itinéraire idéal et de quatre ou cinq lettres pour m'accompagner soit chez des parents, soit chez des amis de notre famille. En somme on m'équipa.



nrf

Extrait de la publication

16,50 F (+ t.i.)
17 F.T.L.I.